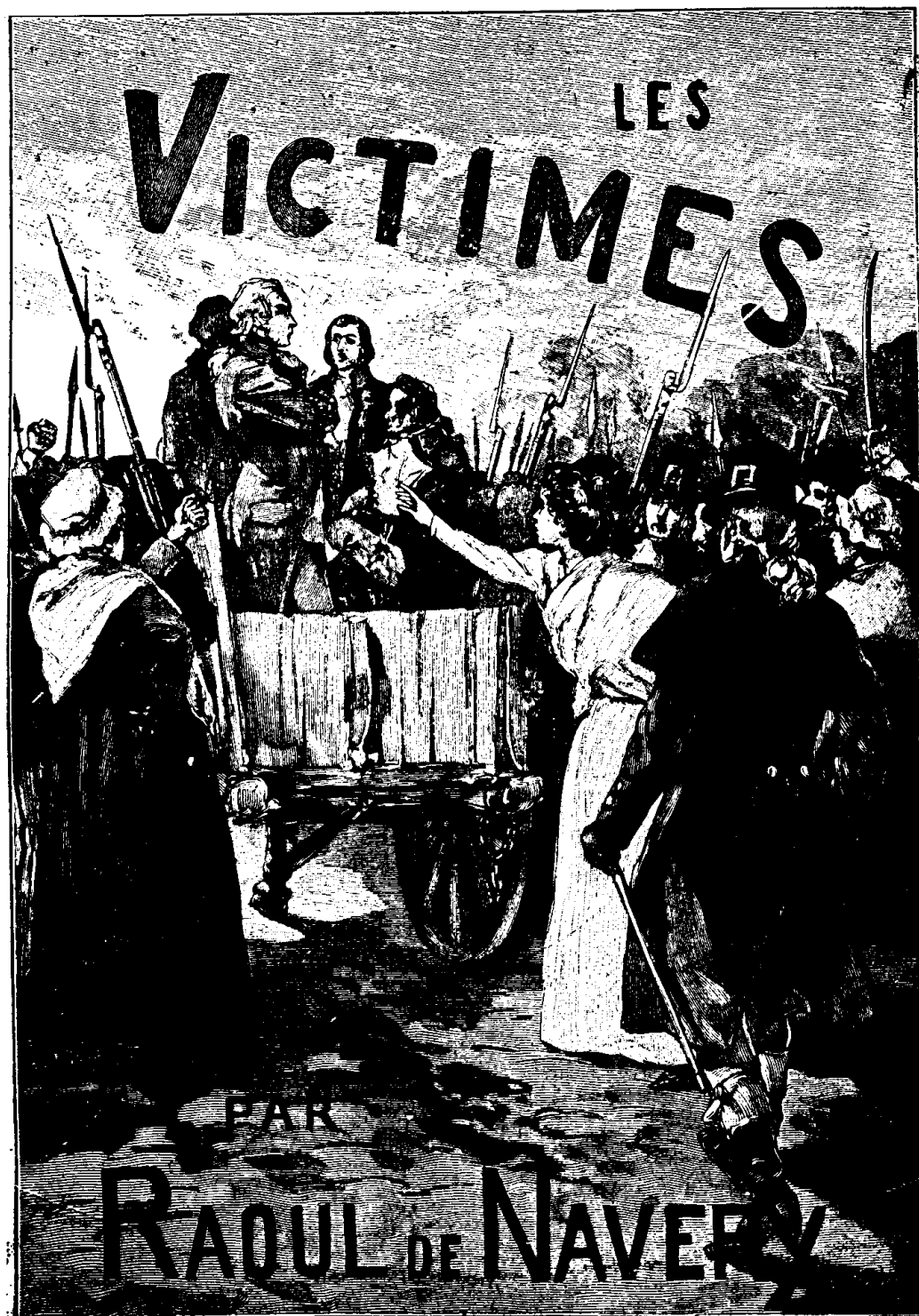




CHAPITRE IER

AUX TROIS-GRACES

C'était une charmante boutique que celle au-dessus de laquelle s'élevait en lettres d'or cette enseigne : *Aux Trois-Grâces*. Les passants s'arrêtaient devant l'étalage pour admirer des bonnets chiffonnés avec un goût exquis, des fichus dont les dentelles tombaient en cascades légères, des flots de rubans aux couleurs vives affectant des formes d'une variété et d'un goût inimitables.

Amoncelées dans un désordre pittoresque, qui les faisait ressembler à autant de corolles épanouies, des cocardes faisaient briller les luisants du taffetas, ou les reflets de la moire. Des piquets de fleurs se groupaient au hasard au milieu des nuages de tulle d'un blanc neigeux. De temps à autre, des femmes, attirées par l'enseigne et l'élégance de l'étalage, entraient dans le magasin, et aussitôt un groupe de jeunes filles fraîches, souriantes, s'empressaient de mettre la boutique entière à la disposition de l'acheteuse.

L'une fouillait dans les cartons, rangés comme les livres d'une bibliothèque ; l'autre ouvrait les tiroirs et y cherchait ce qu'elle croyait le plus capable de tenter la coquetterie. La dernière, la plus jolie, qui avait remplacé le nom charmant de Blandine par le nom

plus romain de Délie, essayait tour à tour les mantilles, les fichus menteurs, les baigneuses ; et Délie mettait tant de grâce dans la façon dont elle arrangeait les plis autour de sa tête, dans la manière dont elle faisait retomber les dentelles sur sa chevelure blonde que la visiteuse du magasin des *Trois-Grâces*, bercée de l'espérance de paraître aussi charmante, s'empressait d'acheter ce que lui offrait la jeune fille.

La clientèle se pressait aux *Trois-Grâces*, et la propriétaire du magasin réalisait de beaux bénéfices.

Jeanne n'était point une Parisienne. Elle était arrivée de province, cinq ans seulement avant le jour où s'ouvre ce récit. C'était alors une jeune fille de dix-huit ans, au teint un peu bruni par la vie libre au grand air. Elle était belle, d'une beauté parfaite et saine à la fois. Le regard était droit et franc, la bouche sérieuse et bien coupée. Elle avait dû sourire avec des entraînements charmants de jeunesse et de confiance. Le front, bien modelé, respirait la loyauté et une sorte de bravoure. Ce front-là ne devait jamais avoir rougi, pas plus que le regard n'avait trompé. Mais un pli douloureux des lèvres apprenait que cette créature, privilégiée par sa beauté et ses qualités éminentes, connaissait déjà la douleur.

Elle se montrait douce avec les jeunes filles placées sous ses ordres, mais elle ne se mêlait jamais à leurs causeries ; elle souffrait parfois des explosions de leur

gaieté, souvent, elle quittait le magasin et se réfugiait dans l'arrière-boutique, afin de ne pas entendre les rires sonores qui lui rappelaient le temps où, elle aussi, riait sous les ombrages du parc de Civray.

Les jeunes ouvrières aimaient leur maîtresse ; une seule, Réséda, cachait un secret sentiment d'envie et de rancune contre sa patronne.

Depuis longtemps, la famille de Réséda avait arrangé un mariage entre celle-ci et Germain, jeune ébéniste dont les marquetteries annonçaient un talent réel, et qui paraissait destiné à faire une fortune assez rapide.

Tant que Mme Despois était restée à la tête du magasin, les fiançailles de Réséda et de l'ébéniste paraissaient certaines. L'arrivée de Jeanne changea brusquement les résolutions de l'ambitieux ; il dédaigna l'ouvrière, et tenta de se faire agréer par la maîtresse. Les refus de Jeanne ne changèrent rien à ses projets, il répondit qu'il attendrait ; et Réséda conçut contre sa rivale un sentiment ressemblant à une antipathie déclarée ! Elle n'osa cependant quitter le magasin des *Trois-Grâces*, gardant, en dépit de tout, un reste d'espoir ; rassurée d'un côté, par la loyauté, la vertu de Jeanne ; alarmée, de l'autre, par l'avarice de Germain, car Germain était avare, et les bénéfices de sa boutique le tentaient presque autant que l'idée d'être le mari de la plus jolie lingère du quartier Saint-Honoré.

Jeanne, décidée pourtant à ne jamais se marier, acceptait son fardeau, le portait courageusement, sans l'aide de personne.

Tandis que Délie, Violette et Giroflée servaient les chalands, Réséda et deux autres ouvrières travaillaient dans l'arrière-boutique.

C'était une pièce assez vaste, garnie d'un double rang de tables, derrière lesquelles les jeunes filles créaient les merveilles de goût que l'on exposait ensuite dans la vitrine. Jeanne, que le bruit et le mouvement paraissaient faire souffrir, restait le plus souvent dans cette arrière-boutique ; quelques rares clientes y étaient admises. Dans cette pièce Jeanne gardait les soieries de prix, ses plus beaux rubans, ses dentelles précieuses. Les commandes de trousseaux et de layettes s'y débattaient et s'y combinaient. Elle s'y trouvait plus chez elle. Réséda faisait souvent la moue, les deux autres jeunes filles, orphelines depuis peu, songeaient encore trop à ceux qu'elles venaient de perdre pour les oublier dans de longues conversations. Les bruits légers de l'aiguille jouant dans l'étoffe, des ciseaux pris ou posés sur le comptoir, étaient presque les seuls que l'on entendit.

En ce moment, Réséda travaillait avec une sorte d'application rageuse. Elle venait de bâtir la dentelle d'un bonnet d'une grande élégance, et se disposait à en nouer les derniers rubans. Un double sentiment de contentement et de colère l'animait ; elle s'applaudissait de son talent de modiste et ressentait une colère furieuse d'avoir si bien réussi un bonnet qui devait rendre Jeanne encore plus jolie.

—Tenez, dit-elle, en campant le bonnet sur son poing, le voilà fini ; il est vraiment charmant. Et, pourtant, je l'ai fait avec rage... Je croyais bien le manquer ; mais, quand on a du talent, la jalousie n'y fait rien : on veut bousiller, et on fait un chef-d'œuvre.

Louison regarda sa sœur.

—Ecoute donc, Réséda parle toute seule.

—A qui en veut-elle ? demanda Mariette.

Mais Réséda, toute à ses pensées, ne parut nullement entendre et elle poursuivit, en attachant une fleur dans un coquillé de dentelles :

—Elle sera encore plus belle avec ça, ce soir, la citoyenne Jeanne, ma bourgeoise, et ma rivale... Bah ! je trouverai toujours un aussi bon parti que Germain ; après tout, je le veux.

Cette fois, Réséda avait assez élevé la voix pour que les deux sœurs l'entendissent, et Louison répondit :

—Pas tout à fait, ma petite... Tu n'es qu'une ouvrière à la journée, tandis que lui travaille chez ses parents ; si bien qu'on lira un jour sur son enseigne :